

06292

045
13



FONDO EMETERIO
VALVERDE Y TELLEZ

LES

ANTONINS

LIVRE SIXIÈME

MARC AURÈLE

(161-180)

CHAPITRE PREMIER

CARACTÈRE ET PHILOSOPHIE DE MARC AURÈLE

Après Antonin, le droit conféré par l'adoption, la désignation faite par le monarque mourant, l'approbation du sénat, qui était la véritable légitimité des empereurs romains, probablement aussi l'approbation de l'armée qui était leur véritable force, appelaient à la pourpre Marcus Annius, devenu par adoption Aurelius Antoninus, et que les historiens modernes ont célébré sous le nom de Marc Aurèle¹. Le sénat et le peuple n'eussent probablement pas

¹ Marcus Annius Verus, fils d'Annianus Verus et de Domitia Lucilla (ou Calpurnia).
III. 1

006539

souhaité d'autre empereur avec lui. Mais, avec cette bénignité modeste qui lui était propre et qui cette fois était de la sagesse politique, Marc Aurèle se souvint qu'Antonin laissait un autre fils adoptif. C'était Lucius Ceionius Commodus, dont Antonin, semblait, du reste, avoir fait peu de cas et auquel il n'avait pas même accordé le titre de César. Marc Aurèle eut trop bon cœur pour oublier ce frère, trop de prudence pour s'exposer à la rivalité de ce prétendant. Il demanda que Lucius lui fût associé. Les deux princes parurent donc ensemble et se donnèrent la main devant le sénat, allèrent ensemble au camp, où Marc Aurèle parla pour tous deux et annonça une largesse de vingt mille sesterces (5,000 fr.) par tête; ils prononcèrent l'un et l'autre, au Forum ou ailleurs, un éloge funèbre d'Antonin; prirent ensemble le consulat; augmentèrent en leur nom commun la liste des enfants pauvres pour lesquels Trajan avait fondé des secours, marquant ainsi (usage nouveau) leur avènement par un bienfait; et enfin ils s'unirent plus étroitement encore par la promesse qui fut faite à Lucius de la fille de Marc Aurèle. Rome, pour la première fois, eut

villa ?), né à Rome sur le mont Célius, le 26 avril 121. — Surnommé par Hadrien Verissimus; — en 127, *donatus equo publico*. — Mis au nombre des prêtres saliens (129). — Toge virile (156). — Adopté par Antonin (158) et appelé alors Ælius Aurelius Antoninus Pius Cæsar. — Questeur (159). — Consul (140, 145, 161).

Revêtu de la puissance tribunitienne en février 147. — Auguste le 7 mars 161. — *Imperator* dix fois, 162? 165, 165, 166, 168, 171, 174, 175, 177, 179 — Mort le 17 mars 180.

Ses œuvres : ses *Pensées* (πρὸς ἑαυτόν) en douze livres; sa *Correspondance avec Fronton*, publiée par le cardinal Maï. Milan, 1818.

Voy. Dion, LXXI; Aurel. Vict., *Ep.*, 15, *Cæs.*, 15; Julius Capitolinus, in *M. Anton.*; Eutrope, VIII; Orose, VII, 15. Parmi les modernes, *Essai sur Marc Aurèle d'après les monuments épigraphiques*, par M. Noël des Vergers. Paris, 1860.

deux maîtres égaux en pouvoir, et quelques auteurs datent une nouvelle ère du *Consulat des deux Augustes*.

Cette union dura, et pourtant les deux Augustes ne se ressemblaient guère. Lucius Ceionius Commodus, devenu par adoption Ælius Antoninus, et à qui Marc Aurèle, en lui promettant sa fille, avait donné le nom de Verus, était, disent les historiens, un esprit simple et ouvert. Il avait un visage rond et frais, une tête blonde, une barbe qu'il saupoudrait de poudre d'or, une physionomie avenante¹. Il avait été bien élevé; tous les illustres rhéteurs, sophistes, philosophes qui avaient formé Marc Aurèle, avaient formé aussi son frère adoptif. Il n'y en avait pas moins en lui l'étoffe d'un Néron. Amateur du cirque, passionné pour les gladiateurs; en un mot homme de son temps, avec un peu de rhétorique médiocre et de mauvaise poésie par-dessus le marché²; Verus était ce qu'avait été son père adopté jadis par Hadrien. Dans la personne du père et dans celle d'Antonin, dans la personne du fils et dans celle de Marc Aurèle, le mauvais génie et le bon génie de Rome se trouvèrent deux fois en présence. Deux fois la mort fut favorable au bon génie. Le premier Verus avait succombé peu après son adoption, et Antonin avait été mis en sa place. Le second Verus devait aussi disparaître avant peu d'années, et Marc Aurèle, après l'avoir contenu en régnant avec lui, devait faire la joie de Rome en régnant seul³.

Quant à celui-ci, c'est un homme tout autre. A bien des

¹ Capitolin in *Ver.* — *Chron. ex MS. Ambrosiano* apud Maium in *Commentario prævio in Frontonem*, p. LXXVIII.

² Sur l'éloquence de Verus, voy. Capitolin, et Fronton qui la loue (II, *ad Verum ep.* 4, et ailleurs). Il existe dans le recueil du cardinal Maï quelques lettres de Verus.

³ Verus, né à Rome le 15 décembre, adopté par Antonin (25 février 158)

égards, ce n'est pas un ancien. On comprend qu'il a passé non loin de la charité et de l'humilité chrétiennes, et que, malgré lui, il lui en est demeuré quelque reflet. Son enfance a été grave, sévère, sérieuse; il a plu par ce contraste même à la cour d'Hadrien; Hadrien l'a aimé et a changé son surnom patronymique de Verus en celui de *Verissimus* (très-sincère). Une sorte de sainteté, comme des païens la pouvaient comprendre, l'a rapproché de bonne heure des temples et des autels; à six ans, Hadrien l'a revêtu d'une fonction sacerdotale; il l'a remplie avec gravité et conscience, tenant à savoir par cœur les formules d'invocation que d'ordinaire les princes se font souffler. Tous les sages de son temps, moins sages que lui, lui ont prodigué des leçons qu'il a reçues plutôt avec trop de docilité. Son corps et son esprit se sont exercés à tout; la palestra a fortifié sa constitution, que l'étude et les austérités devaient affaiblir; il n'a pas dédaigné la chasse, ce divertissement impérial mis en honneur par Trajan; la peinture ne lui a pas été étrangère; la rhétorique, cette manie de son siècle, l'occupera jusque sous la pourpre; la jurisprudence, cette science bien impériale et bien romaine, lui est devenue familière. Mais la philosophie surtout a mis la main sur lui comme sur son bien. Elle l'a dégoûté et des amusements de la poésie, et des mensonges de la rhétorique, et des subtilités de la logique, et des curiosités même de la science; il se félicite de ne s'y être pas adonné ou même de n'y avoir pas réussi¹. A douze ans, il a porté le manteau du stoïque; il a voulu coucher sur la dure, et

questeur (155), consul (154, 161), Auguste et tribun en mars 161, quatre fois *Imperator* (162, 165, 166), mort en 169.

¹ *Pensées*, I, 17.

sa mère a obtenu à grand'peine qu'il eût un lit couvert d'une peau. Il a pris ainsi de la philosophie ce qu'elle pouvait avoir de plus dur pour l'enfance, la mortification corporelle. Grâce à elle, et encore plus grâce à sa bonne nature, il s'est dépouillé de bonne heure de cette préoccupation de soi-même, inévitable dans les premières années de la vie. Encore enfant, il recommande aux intendants de ses domaines de ne pas abuser de ses droits contre le pauvre. A seize ans, il renonce, en faveur de sa sœur, à l'héritage paternel; et aux remontrances de sa mère il répond : « J'ai la fortune de mon aïeul; elle me suffit, donne aussi ton bien à ma sœur, afin qu'elle ne soit pas au-dessous de son mari. » Il s'opère en lui une bien autre merveille : ce jeune homme, ce César traverse la cour dissolue d'Hadrien et vingt ans de demi-royauté sous Antonin, sans y perdre ses mœurs; après avoir touché à la coupe de la volupté, il en détourne ses lèvres avec dégoût : la corruption, qui alors atteignait l'enfance et souillait jusqu'au dernier terme de la vieillesse, n'a pesé tout au plus que sur quelques années, non de son adolescence, mais de sa jeunesse; il se félicite d'en être guéri et on peut le croire : car, différent en cela de toute l'antiquité, il ne se fait pas honneur à lui-même de sa guérison¹.

Incontestablement, c'est une âme d'élite. Ce sens moral, ce goût des biens de l'âme, beaucoup plus instinctif qu'il n'est logique, et qui perce chez Sénèque, chez Musonius, chez Épictète, à travers leur philosophie et souvent malgré leur philosophie, n'est nulle part aussi puissant que chez Marc Aurèle. Il y a chez lui une sincérité

¹ I, 17.

volonté du bien. Les *Pensées* qu'il nous a laissées ne sont pas faites pour le public, pas même pour un ami; ce sont des notes écrites à la hâte, sans ordre, sous la tente plus souvent que dans le palais, et que nul ne doit lire, si ce n'est celui qui les écrit. Ce sont des traces laissées par une âme qui s'est examinée, consultée, interrogée, qui a mesuré son progrès dans le bien, qui a gémi sur ses faiblesses, qui s'est elle-même réprimandée, châtiée, mortifiée par le jeûne, puis encouragée, rectifiée, relevée¹. La sincérité de cette interrogation solitaire en fait un des plus précieux monuments de l'antiquité.

Cette âme qui se juge ainsi a le mérite de ne pas se faire honneur à elle-même des biens qu'elle trouve en elle. C'est de toutes les vertus païennes celle qui sent le moins l'orgueil. Marc Aurèle a le don de reconnaître en toute chose le mérite d'autrui plutôt que le sien. Ce n'est pas lui, ce sont ses maîtres, ce sont ses parents, c'est son frère, ce sont les dieux qui ont mis dans son âme le peu de bien qui s'y rencontre, et qui lui ont évité les occasions où il eût failli². Il est modeste parce qu'il est sincère et il est reconnaissant parce qu'il est modeste. Il leur rend grâce à tous. Il remercie les dieux, qui « lui ont donné un bon père, une bonne mère, une bonne sœur, de bons précepteurs, de bons amis; » il leur rend grâce « de n'avoir manqué à aucun de ceux qui l'entouraient, bien que son caractère le portât à le faire. » Il sait gré au prochain (cette expression chrétienne

¹ Itaque poenas do, irascor, tristis sum, ζηλοσυνῶ, cibo careo. Cæsar *ad Fronton.*, 15.

² « Il ne tient pas aux dieux, à leurs faveurs, à leur assistance, à leurs inspirations, que je ne vive conformément aux lois de la nature. Si je diffère, la faute en est à moi, qui néglige les préceptes et les avertissements assez clairs des dieux. » I, 17.

n'est pas ici déplacée) des moindres choses que le prochain a faites pour lui; à son père par la nature, qu'il a à peine connu, d'un souvenir vertueux qui lui en est resté; à son père par adoption, des exemples de modération qu'il lui a donnés sous la pourpre; à sa mère, d'une salutaire leçon; à ses précepteurs, d'une sage maxime. Il aime à contempler les vertus d'autrui, l'activité de celui-là, la pudeur de celui-ci, la libéralité de cet autre. Ce spectacle est un plaisir pour son âme, comme il est une peine pour l'âme de l'envieux¹. Il n'est mal satisfait que de lui-même. Il s'interpelle avec colère : « Tais-toi, vil esclave, tu n'as pas le droit de parler². Mon âme, couvre-toi de honte! Ta vie est presque passée, et tu n'as pas encore appris à bien vivre³. D'autres savent, et toi surtout tu sais assez combien tu es encore éloignée des saintes maximes de la philosophie⁴. » J'aime cette vertu contente d'autrui, mécontente d'elle-même; elle est rare dans tous les temps, elle est inouïe dans l'antiquité.

La gloire ne l'étourdit pas. Ce vain retentissement qui était le grand mobile de la vertu antique ne le séduit point : « La plus grande gloire dure le temps de quelques générations; et encore, notre nom dût-il rester à jamais dans la mémoire des hommes, que nous en reviendrait-il?... Insensés que nous sommes! nous n'attachons pas de prix aux éloges de nos contemporains que nous pouvons entendre; nous en attachons aux louanges de la postérité que nous ne connaissons jamais. S'affliger de ne pas être loué

¹ VI, 48. (Sur ce qui précède, voyez le livre I, et surtout le chapitre xvii.)

² XI, 50.

³ II, 6.

⁴ VIII, 4.

par les siècles à venir, c'est comme s'affliger de n'avoir pas été loué par les siècles passés... Combien d'hommes vivent et vivront hors de ton pouvoir! Combien ignorent ton nom et l'ignoreront toujours! Combien avant peu l'auront oublié! Combien te bénissent aujourd'hui qui te maudiront demain! Ah! comme cette renommée, comme cette gloire, comme tout cela est peu digne de nous occuper!¹ »

Ainsi dégagé de lui-même, il aura plus à donner à autrui. Son âme d'ailleurs est naturellement affectueuse. Son pouvoir, nous le verrons, devait être clément jusqu'à l'excès. Sa vie privée fut aimante, non sans un certain excès aussi, mais avec une douceur qui repose l'âme au milieu des duretés du paganisme. Sa correspondance avec Fronton, découverte de nos jours, complète à cet égard ses *Pensées*. Nous possédions déjà de l'antiquité romaine des correspondances plus ou moins étendues; celle de Cicéron, où, quoique certainement l'homme ne soit pas dur, les sentiments du cœur tiennent peu de place; celle de Pline, où ils se montrent, mais si bien drapés et si coquettement arrangés, qu'ils touchent rarement. Ici l'affection paraît dans son effusion et sa simplicité. Un empereur, et, bien pis qu'un empereur, un stoïcien, écrit à Fronton, « son cher maître, » avec une sollicitude, une passion même qui ne rappelle en rien la philosophique impassibilité (*ἀπαράξια*) du Portique. Fronton n'a pas un accès de goutte, une douleur au cou, que son empereur ne s'émeuve et ne coure à ses autels prier pour lui. Pauvres sont dans tous les temps les amitiés qui ne prient pas!

¹ IV, 19, 55; VI, 18; IX, 50.

Et lorsque Fronton perd son petit-fils : « J'ai su ton malheur, et quand tes moindres accès de goutte sont un tourment pour moi, tu sens ce que je dois éprouver en apprenant les souffrances de ton âme. Dans mon trouble, je ne puis que te demander de me conserver le meilleur des maîtres, qui m'a donné plus de consolation que nul homme au monde ne m'a jamais causé de tristesse¹. » La tendresse de Marc Aurèle déborde sur tout ce qui l'environne. Ses jeunes enfants, sa mère pour laquelle sa sollicitude est continuelle, sa femme elle-même dont il trouve à louer la déférence, l'affection, la simplicité², sont l'objet des douces préoccupations des deux amis : « Comme tu le désires, mon maître, je te dirai en deux mots, occupé comme je le suis, que notre petite va mieux et court dans l'appartement. Faustine se rétablit. Notre petit Antonin (*pullus noster*) tousse un peu moins; dans notre petite niche, autant chacun a de raison, autant il prie pour toi³. » Et Fronton à son tour : « J'ai vu ta fille. Je t'en aime dix fois autant (*decem tanta te amo*). Il m'a semblé vous voir enfants tous deux, Faustine et toi; tant cette enfant a su prendre ce qu'il y a de mieux dans vos deux visages. Je t'en aime dix fois autant. Adieu, très-doux Seigneur⁴. » A quoi Marc Aurèle répond en parlant à Fronton des deux Gratia, sa femme et sa fille : « Et nous aussi nous aimons Gratia, d'autant plus qu'elle te ressemble. Aussi comprenons-nous bien que notre fille ait gagné ton cœur par sa

¹ Fronton, *Epist. de nepote amisso*, 1.

² *Pensées*, I, 17. Il remercie les dieux « de lui avoir donné une telle femme aussi docile, aussi tendre pour les siens (*οὕτω φιλόστοργον*), aussi simple. »

³ In nidulo nostro, quantum quisque jam sapit, pro te precatur. Fronton *ad M. Cæsarem*, V, 45.

⁴ Front., *ad M. Cæsarem*, V, 52.

ressemblance avec nous. Rien que de savoir que tu l'as vue est une joie pour moi. Adieu, mon très-bon maître¹. » Des passages de cette simplicité et de cette familiarité reviennent sans cesse dans cette correspondance.

Fronton est ami de Marc Aurèle, Hérode Atticus l'est aussi. Oui, mais tous deux sont rhéteurs, tous deux illustres, par suite jaloux, presque ennemis. Voyez quelle peine Marc Aurèle se donne pour les réconcilier. La mémoire des morts ne lui est pas moins chère; celle de son père, quoiqu'il l'ait à peine connu; celle de son grand-père, quoiqu'il ait à se féliciter d'avoir quitté sa maison; celle d'Antonin, sur l'éloge duquel il revient sans cesse, et qu'il n'a pas quitté plus de deux nuits pendant ses vingt ans de règne. C'est bien là cette *piété* envers les siens à laquelle Antonin a dû son surnom. Et comme ce mot de *piété*, si beau qu'il soit, n'exprime pas assez, au gré de Marc Aurèle, cet amour presque passionné des siens qui est un trait éminent de son caractère, il en cherche le nom dans la langue grecque, plus riche et moins sévère que la langue romaine. Il y trouve le mot de *philostorgia*, et ce mot devient usuel entre lui et Fronton: « L'amour des siens, la *philostorgia*, dit Fronton, n'est pas une vertu romaine, et je n'ai guère trouvé à Rome un homme qui fût véritablement *philostorgos*. Voilà pourquoi cette vertu n'a pas de nom dans notre langue². »

¹ Front., *ad M. Cæsarem*, V, 53.

² Fronton, *ad. L. Verum*, I, 5, *ad amicos*, I, 3. Marc Aurèle applique ce mot à Antonin (VI, 50) et à Faustine (voir ci-dessus). Les deux verbes *φιλέω*, et *στέργω* veulent dire *aimer*; mais le second indique plus particulièrement un amour ardent entre père, mère et enfants. Les mots *φιλοστοργέω*, *φιλοστοργία*, *φιλόστοργος*, ont donc comme une reduplication du mot *aimer* appliqué aux affections de famille.

Mais la *philostorgia* de Marc Aurèle n'est pas seulement une pente naturelle du cœur, qui se répand uniquement dans un cercle d'amis; elle est plus réfléchie et plus libérale. Il l'applique à tout le genre humain, parce que le genre humain n'est pour lui qu'une famille: « Il y a une parenté entre tous les êtres doués de raison. Le monde est comme une cité supérieure dans le sein de laquelle les autres cités ne sont que des familles¹. » Il est vivement frappé de la nature sociable de l'homme qui le place dans des rapports forcés avec ses semblables, et le rend débiteur envers tout le genre humain. Le devoir envers la communauté (*τὸ κοινωνικόν*), (et la communauté est ici le genre humain) l'obligation de ne rien faire de ce qui lui est hostile (*οὐδέν ἀκοινωνικόν*) et de faire tout ce qui lui est utile, lui paraît le premier devoir de l'homme; « quand ce devoir est accompli, il est impossible que le courant de la vie ne soit pas vers le bien². »

Ce sera là sa loi comme empereur. Et voyez ici comme il juge admirablement cette fonction impériale qui se croyait à l'abri de tout juge, comme il en apprécie les dangers et les devoirs, et quels nobles conseils le philosophe donne au prince: « Prends garde de ne te point *césariser* (*ὄρα μὴ ἀποκαισάρωθης*), de ne pas te laisser plonger (dans le bain des séductions impériales, *μὴ βάρης*); car c'est ce qui n'arrive que trop. Conserve-toi simple, bon, inaltéré, digne, sérieux, ami de la justice, pieux, bienveillant, courageux pour tous les devoirs..... Respecte les dieux, sauve les

¹ Ὅτι συγγενές πᾶν τὸ λογικόν (III, 4). Πολίτην πόλεως τῆς ἀνωτάτης ἢ αἱ λαοπαῖ πόλεις ὡσπερ αἱ αἰκίαι εἰσιν (III, 41). Πολίτευματος τίνος μετέχουμεν... ὁ κόσμος ὡσανεὶ πόλις (IV, 4). Voy. encore II, 4; IV, 15, 55; V, 46, 44; VII, 15, 72; VIII, 2, 23, 54; IX, 4, 9, 31; X, 6; XI, 8, 18; XII, 26.

² XII, 55; X, 6.

hommes. La vie est courte; il n'y a qu'un fruit possible de notre existence terrestre, l'intention sainte et l'action utile au bien commun (διαθέσεις ἕστιν καὶ πράξεις κοινωνίαι). En tout, sois le disciple d'Antonin... Rappelle-toi son amour pour le travail.... sa persévérance invariable dans l'amitié.... Souviens-toi combien sa piété était éloignée de la superstition, et fais en sorte que la dernière heure te trouve comme elle l'a trouvé dans la paix d'une bonne conscience (οὐτως εὐσυνειδήτῳ¹). »

Ce sera, à plus forte raison, sa loi comme homme : « Fais le bien à tous, sois utile à tous; sers tous les hommes et chacun d'eux... Sois humain, sois bienveillant²... La guerre d'agression est un véritable brigandage³. Ne te lasse pas de faire du bien à autrui; car, en servant autrui, tu te sers toi-même, et qui donc se lasse de recevoir du bien⁴? Préfère le bien d'autrui au tien propre, pareil aux Lacédémoniens qui, dans leurs spectacles, laissent les meilleures places aux étrangers⁵... L'homme qui se sépare de son prochain (τοῦ πλησίον) par la haine, se sépare de la société tout entière, comme le rameau qu'on sépare du rameau voisin se trouve aussi détaché du tronc⁶.... »

Il y a plus : « Aime tous les hommes. Aime-les du fond du cœur. En quelque sphère que tu sois placé, aime ceux avec qui tu dois vivre; aime-les, mais véritablement⁷. » Marc Aurèle remercie sa mère de lui avoir enseigné la

¹ VI, 50.

² Εὐμενῆ, φιλόστοργον. VI, 10.
V, 10

⁴ VIII, 15, 74; XI, 4.

⁵ XI, 24.

⁶ XI, 8.V. aussi III, 6; VII, 15.

⁷ VI, 59; VII, 31. (Φίλοστον τὸ ἄνθρωπινον γένος.)

bienfaisance, et les dieux de ce que l'argent ne lui a jamais manqué pour secourir un pauvre¹.

« Supporte même le méchant; aie pitié de lui. Instruis-le sans ironie, sans injure, avec amour (φιλόστοργως). Pardonne-lui, il est coupable envers lui-même plus qu'envers personne. Es-tu d'ailleurs bien sûr de sa perversité? Sais-tu ses pensées secrètes? Sais-tu si quelque fait caché ne le justifie point? Et, toi-même, es-tu si parfaitement pur? Ne commets-tu pas les mêmes fautes? et, si tu les évites, n'est-ce pas parfois la crainte ou la vanité qui te les fait éviter². »

S'il faut pardonner au méchant ses crimes, à plus forte raison il faut pardonner à l'ennemi ses torts : « Je pardonne, dit Marc Aurèle, au premier signe de repentir³... Il est au pouvoir de l'homme d'aimer même ceux qui l'ont offensé! Venge-toi d'un ennemi en ne lui ressemblant pas⁴... Meurs en pardonnant⁵. » Certes, l'influence chrétienne est ici assez évidente. Rien de tout cela n'est antique, ni romain, ni grec, ni païen. Si c'est le philosophe Sextus qui a donné à Marc Aurèle, comme il le dit⁶, de pareilles leçons d'humanité et de douceur, d'où Sextus les avait-il reçues? Si c'est le stoïcien Apollonius qui les lui a apportées, Apollonius avait certes bien profité de ses conversations avec son ami le chrétien Bardesanes.

Et, enfin, un dernier progrès en dehors des voies antiques, c'est la relation qui s'établit plus intime entre la pensée divine et la vertu humaine. Avant l'ère chrétienne,

¹ I, 5, 17.

² XI, 8.

³ I, 7.

⁴ VI, 6; VII, 22.

⁵ Ἀπιθε εὖν ἐκ τοῦ ζῆν εὐμενῆς. VIII, 47.

⁶ I, 9.